

11. — LE VIEUX KAIN * BUGIS¹

Si le nom de cet homme qui avait déjà un pied dans la tombe, était sur les lèvres de tous les jeunes gens du village, ce n'était pas uniquement parce qu'il avait volé ce *kain* * bugis. A Kupangkota², d'une façon générale, si un voleur est pris sur le fait, on lui règle son compte et il ne faut pas qu'il espère être livré à la police, sans être frappé au préalable.

Mais ce vieux-là avait eu de la chance; on ne l'avait pas mené à la police; on s'était tout simplement saisi de lui et on l'avait conduit sans lui faire de mal, à Wak Bék, le chef du village. Il ne cessait pourtant de crier en chemin pour demander qu'on le battît, puisqu'il avait volé, mais les gens ne le battaient pas, et se contentaient de rire de lui.

On finit par arriver dans le jardin de la maison du chef du village; celui-ci dormait encore, mais dès qu'il eut entendu quelqu'un réclamer d'une voix excitée qu'on le batte, il se réveilla et se dirigea vers le vieil homme, qui pleurait devant sa porte.

« Que se passe-t-il ? demanda le notable.

— J'ai volé ! » lui répondit le vieux et de demander à nouveau qu'on le batte, à plus de cinq reprises.

« Comment cela ? Toi ? Tu as volé ?

— Oui, moi. Battez-moi ! » criait le vieux d'une voix rauque, et tous d'éclater de rire.

« Ne riez pas ! » ordonna le chef du village. Puis dévisageant le vieil homme :

« Qu'est-ce que tu as volé ?

(1) Les *Bugis* (prononcer « bouguisse ») sont, on le sait, les habitants du sud-ouest de l'île de Célèbes. Depuis le XVII^e siècle au moins, ils se sont rendus célèbres par leurs navigations (commerce, piraterie) à travers tout l'Archipel. Des communautés de *Bugis* émigrés se retrouvent à Kalimantan, en Péninsule malaise, dans l'île de Sumbawa et dans le sud de Soumatra (où ils auraient tendance à s'installer plus nombreux depuis quelques années). Ils sont également connus pour le tissage de la soie, qu'ils pratiquent depuis très longtemps, avec des métiers dits « à dossière ». Depuis quelques années, ils se sont mis, à Célèbes, à élever le vers à soie, ce qui leur permet de produire eux-mêmes une matière première qu'ils importaient jadis de Chine ou du Japon. Nous gardons ici la forme originale *bugis*, plutôt que la forme francisée « bouguinais ».

(2) C'est le nom du village natal de Motinggo Boesje.



— J'ai volé un *kain bugis*.

— Le *kain bugis* de qui ?

— Celui de la Hindun. »

Le vieil homme avait à peine fini de prononcer ces mots, qu'un murmure entrecoupé de rires monta de la foule. Tous savaient, et le chef du village comme les autres, que le vieux était en fait un brave homme. Ils savaient tous qu'il travaillait comme jardinier chez Hindun. Même les jeunes, les moins de vingt ans, le connaissaient; leur mère ou leurs aînés leur avaient appris qu'avant leur naissance, il était déjà jardinier dans la maison de Hindun. Et Hindun elle-même se souvenait que lorsqu'elle était encore toute petite — longtemps avant de devenir une jeune femme, épanouie comme une fleur dans le village —, le vieux l'emmenait souvent en promenade, l'après-midi, vers le bord de la mer.

« Nous savons tous que tu es un brave homme, dit le chef du village, pourquoi donc serais-tu devenu tout d'un coup un voleur ?

— C'est que depuis longtemps j'avais cette envie, et c'est aujourd'hui seulement que c'est arrivé », expliqua le vieux en baissant la tête, et en pleurant des larmes de vieillard.

« Pourquoi pleures-tu ? demanda le chef du village.

— Nous savons tous, n'est-ce pas, pourquoi nous pleurons », répondit le vieux, la tête toujours baissée; cette tête lui pesait maintenant sur les épaules et c'était comme s'il ne pouvait pas la relever.

« Où est la Hindun ? » demanda le chef du village en se tournant vers la foule qui chuchotait à voix basse.

« Elle n'est pas ici, dit une voix d'homme.

— Elle pleure chez elle », dit une autre voix, celle d'une femme.

Le chef du village garda le silence un moment, puis s'adressa au vieil homme :

« Bilal ! » Le vieillard dressa l'oreille, mais sans pouvoir relever sa tête lourde.

« Il faudrait, Bilal, que nous te livrions à la police. Mais je sais, et nous savons tous, n'est-ce pas ? Oui, nous savons tous que tu as toujours été honnête, donc nous t'acquittons. »

Il y eut un moment de silence. Tous les regards s'étaient concentrés vers l'homme à la tête baissée. Soudain on le vit relever la tête et il s'écria d'une voix rauque :

« Non ! Livrez-moi à la police, ou bien battez-moi ! »

Le chef du village se tut à nouveau. Il sentait les yeux du vieux posés sur lui, pleins de feu, noirs, humides, jetant des éclairs...

« Allons ! Emmenez-moi à la police !

— Soit, dit le chef du village, comme à contre-cœur; mais tous ces gens-là s'y opposent. N'est-ce pas vrai ? Écoute-les, tu les entends toi-même; nous décidons de te laisser libre; nous ne voulons pas que notre village soit souillé. Tu le sais, n'est-ce pas, il n'y a personne à Kupangkota qui soit d'une famille de voleurs; et toi aussi tu es un brave homme, Bilal. Tout à l'heure j'irai moi-même chez Hindun

pour lui demander de te reprendre comme jardinier. Et maintenant, que tout le monde rentre chez soi ! » Ainsi parla le chef du village et la foule commença à se disperser.

« Je ne retournerai pas chez Hindun, dit le vieux dans un souffle.

— Et pourquoi cela ?

— J'ai attendu ce *kain* bugis pendant vingt années, depuis que Hindun s'est mariée. Je me rappelle encore très bien, c'était un vendredi, le lendemain de son mariage. Elle étendit ce *kain* au soleil à neuf heures du matin, après s'être levée. La vue de ce *kain* m'irritait et ce jour-là, je l'aurais presque volé, si je n'avais pensé que ce ne serait pas bien de causer du désordre le lendemain d'un mariage. Par la suite, je n'ai plus revu ce *kain* et il a fallu attendre que Hindun donne naissance à un enfant, pour qu'il réapparaisse; aujourd'hui, je l'ai volé ! »

Plusieurs des jeunes gens qui ne s'en étaient pas encore allés, entendirent ce récit, et réalisèrent que tout cela avait dû se produire bien avant qu'ils pussent articuler trois mots. Ils se mirent à rire de la chose, chuchotant des paroles bien articulées, cette fois, trop bien articulées même, car, dans leurs discours, ils chargeaient le vieillard de tout leur mépris.

« Il aime probablement la Hindun en secret », dit l'un d'entre eux, et le vieux qui l'avait entendu, tourna rapidement la tête de son côté :

« Qui a dit cela ? »

Le jeune homme essaya de se dissimuler, mais comme le vieux insistait, il se manifesta.

« C'est comme ça que ça s'appelle maintenant. Vous autres, jeunes gens, avez aujourd'hui un nom pour cela. Oui, tu as deviné juste, petit, c'est vrai ce que tu as dit là. »

Le jeune homme faillit bondir de joie et donna à son voisin une grande tape dans le dos; ce qui le réjouissait surtout c'est que le vieux n'avait pas l'air d'être fâché du tout.

« C'est pour cela que j'ai volé son *kain* bugis. »

Le chef du village hocha la tête à plusieurs reprises, tout surpris, et dit comme en se parlant à lui-même :

« L'amour, à vrai dire, n'est plus une chose pour nous. C'est une affaire de jeunes. Pour nous autres ce n'est plus qu'un souvenir.

— Moi, ça m'a repris aujourd'hui », dit le vieux qui ne pleurait plus. Puis il réclama à nouveau qu'on le batte ou qu'on le livre à la police. Le chef du village se dit que le monde devenait de plus en plus étrange, de plus en plus fou, et que ce qui paraissait étrange pour les gens d'à présent, ne le serait peut-être plus du tout pour les générations qui viendraient ensuite.

« Tu es un brave homme, Bilal; nous ne te punirons pas. Rentre chez toi ! »

Cette fois, le vieillard se heurtait à une décision définitive. Il se tut un long moment, incapable de prononcer un seul mot. C'était comme s'il avait été jeté sur une terre absolument déserte, silencieuse,

sans habitants, sans espoir et sans vie. Il essuya sa sueur, se leva, donna la main au chef du village sans dire merci, puis se dirigea vers la grand'route.

Là, il se trouva face à face avec la réalité : les gens allaient et venaient, la circulation continuait, et il lui fallait passer à travers tout ça. Il ne se rendait pas compte que beaucoup de gens s'étaient rassemblés devant la haie de sa maison, exprès, pour le regarder. Non seulement il ne se rendait pas compte que les gens le regardaient attentivement en se parlant à eux-mêmes, mais il ne savait pas où diriger ses pas !

Dans un chemin de traverse où se dressait une maison, vieille d'au moins cent ans, il se souvint qu'autrefois il y était venu; c'était la première maison que l'on avait construite à Kupangkota; la vieille propriétaire se nommait la Mère Empéng. Un temps, il resta dans la rue, comme une vieille statue sur le point de s'écrouler.

Quelques secondes suffirent aux vieilles gens pour se remémorer le passé, et il se remémorait le sien. Mais lorsque ces quelques secondes se furent écoulées, il prit conscience des jeunes gens qui, eux, n'avaient encore rien à se remémorer et le regardaient bouche bée. Il était devenu une statue qu'on venait regarder dans le chemin de traverse, près de la grand'route. Il eut honte et s'enfuit. Mais les gamins et les blancs-becs lui emboîtèrent le pas. Il était devenu objet de curiosité; tous ces jeunes cependant n'avaient pas le cœur à laisser ainsi un vieil homme se donner en spectacle; l'un d'eux dispersa la foule et jeta des pierres aux gosses qui s'entêtaient.

Quand, vers le soir, le soleil cessa d'éclairer les plus hauts palmiers de Kupangkota, signe que bientôt allait retentir le grand tambour du *langgar* * de Hadji Mansur, le vieux était toujours assis dans le poste de garde³.

La nuit tombait. Il n'avait pas faim, mais ses oreilles ne pouvaient supporter davantage le bavardage de tous ces jeunes gens groupés autour du poste, haussant intentionnellement la voix et discutant de lui sur un ton indécent.

Puis ils finirent par se retirer, espérant que le lendemain ils pourraient reprendre leurs allusions indécentes, mais le lendemain ils ne retrouvèrent plus le vieillard.

Ils ignoraient qu'à la pointe du jour, il se trouvait déjà devant le bureau de police de la ville. A plusieurs reprises, il avait questionné le garde du bureau de police, qui était aussi vieux que lui; mais chaque fois, le garde lui avait répondu que le commissaire n'était pas encore arrivé. Vers midi, il continuait à dire que son chef n'était pas encore là, alors qu'en fait celui-ci était arrivé dès huit heures.

(3) Cabane en bois, généralement située au centre du village, et où un gardien se tient en principe en permanence. A la charpente de la cabane pend le *tongtong*, sorte de tambour en bois sur lequel on frappe l'alarme, en cas d'incendie par exemple. C'est aussi une sorte de lieu public où les villageois aiment à se rencontrer. Le terme indonésien qui désigne cette cabane est *gardu* (emprunté au portugais).

Comme le vieil homme insistait toujours, le garde eut envie de savoir pour quelle raison il désirait tant voir le commissaire.

« C'est parce que j'ai volé », répondit le vieux. Le garde n'eut qu'un petit rire, si bien que le vieux se sentit obligé de lui raconter toute son histoire. Et quand ce fut fini, le garde n'en continua pas moins à dire que son chef n'était toujours pas là.

« Quand viendra-t-il ? »

— Quand il est là, il est très occupé.

— Il est donc déjà là ?

— Oui. Mais votre affaire ne relève pas du commissaire de police. »

Le vieillard se fâcha; sans un mot, il entra dans le bureau et alla droit au commissaire. Le commissaire de notre ville est un commissaire très bon. Il reçut son visiteur — un voleur — le mieux du monde, et écouta avec la plus grande patience toute son histoire : vingt années résumées en une demi-heure. Mais lorsque le vieux lui demanda de le faire battre, il faillit éclater de rire.

« Sinon, mettez-moi au moins en prison, Monsieur le Commissaire ! »

— La prison est pleine. Il y a eu beaucoup de vols, ces derniers temps.

— Mais moi aussi, je suis un voleur. Pourquoi n'y a-t-il pas de prison pour moi ? »

Peu s'en fallut que le bon commissaire n'attrapât le fou-rire. Finalement, il en eut assez et dit :

« C'est bon. Nous vous mettrons en prison. »

— Merci beaucoup, Monsieur le Commissaire. En fait, j'ai volé ce *kain* bugis non pas pour le vendre, mais pour qu'il me serve de linceul le jour de ma mort. Mais maintenant, ce *kain* ne peut même pas... »

Et il répéta l'histoire qu'il avait déjà racontée au chef du village :

« Pendant vingt ans, j'ai guetté ce *kain* bugis, Monsieur le Commissaire... »

Et le soir, pour la première fois de sa vie, il fit connaissance avec la ration de riz « réglementaire ». Le gardien était également un vieil homme; son visage était marqué par la petite vérole, et son nez presque sans relief. Néanmoins, il aimait beaucoup les farces, et s'il n'avait eu la bonne fortune de devenir gardien de prison, il aurait pu jouer les bouffons dans quelque troupe théâtrale.

Lorsqu'il vit le nouveau détenu pour la première fois, le gardien se présenta : il dit son nom, son lieu de naissance, le village de ses ancêtres, et la raison pour laquelle il était devenu gardien de prison. Selon lui, ce métier était le plus beau de tous, car il voyait sans arrêt des détenus, qui étaient ou très drôles ou très stupides. Lorsqu'il en eut assez de parler, il invita le vieux à raconter pourquoi il avait été mis en prison.

Bilal sentit que maintenant il avait un ami. Cela le mit plus à l'aise et rendit plus facile son récit, un récit qu'il faisait pour

la troisième fois ! Comme les autres fois, il termina par ces mots :

« Pendant vingt ans, j'ai guetté ce *kain bugis*... »

Alors le gardien éclata de rire, ce qui plut au vieillard. Toutefois, avant de s'en aller en emportant l'assiette vide, le gardien fit remarquer :

« En effet, ça n'est pas bête. Entrer en prison est la meilleure façon d'être nourri gratuitement. »

C'était là son bon mot; chaque fois qu'il apportait la gamelle, il répétait : « Entrer en prison est la meilleure façon d'être nourri gratuitement. »

Cette phrase, le gardien la répétait comme une bonne blague, mais chaque jour elle rendait le riz du vieux plus amer. Après trois jours, il refusa sa ration et se mit en colère :

« Je ne suis pas un homme vil. J'étais content de ma vie de jardinier; mais je sentais qu'il me manquait quelque chose. Je ne suis pas encore marié; voilà la question ! La vie n'est pas parfaite lorsqu'on n'est pas encore marié. Mais qui voudrait de moi ? Je suis vieux... c'est trop tard !

— Ça ne fait rien, ça ne fait rien, lui dit le gardien, mange donc ton riz. Je suis habitué à entendre les tristes histoires que me racontent les voleurs. »

Alors Bilal jeta le riz de sa gamelle au visage du gardien et, à partir de ce jour-là, refusa catégoriquement de manger. Il sentait la faim lui creuser les entrailles, mais refusait toujours de s'alimenter; il voulait s'en tenir au principe, selon lequel il n'était pas en prison pour une raison méprisable, mais parce que la justice l'exigeait.

Et comme il n'en démordait pas, il mourut une semaine après. Bilal, le vieux jardinier, est mort dans la prison de notre ville, le vendredi 12 avril, à six heures du matin, très exactement.

